

Francis Delpérée

## **Entre deux guerres**

1. – Je suis un enfant de guerre. De la deuxième, évidemment. Ou de la « seconde », pour sacrifier à l'optimisme ambiant et pratiquer une analyse européo-centriste. Car, faut-il le rappeler ?, à l'heure actuelle, l'on se bat, Belges y compris, sur des théâtres d'opération autres que celui du territoire national : Afghanistan, Mali, Moyen Orient... La liste n'est pas exhaustive.

Mes premiers jouets ? Des soldats en papier mâché, couleur kaki : des fantassins. Des figurines : Roosevelt, de Gaulle, Churchill. Sans oublier les drapeaux des Alliés. Mes premiers souvenirs ? Les caves de la rue Publémont et les V2 sur Liège durant l'hiver 44-45. Les Bruxellois croient volontiers que la guerre s'est terminée en septembre 44. Von Runstedt en a décidé autrement pour l'Est de la Belgique.

2. – À l'école communale de la rue de Fexhe – dans le quartier populaire de Sainte-Marguerite –, le message est moins clair.

Il y a le côté rue. En 1947, nous formons la haie pour acclamer Monty, droit comme un I dans la *jeep* qui remonte à toute vitesse la rue de Hesbaye.

Il y a le côté classe. L'instituteur célèbre, pour sa part, Loncin écrasé par la grosse Bertha, le général Leman et le commandant Naessens, les forts et la nécropole, la médaille de la Légion d'honneur...

Dans l'esprit de l'enfant de guerre, passé et présent s'entrechoquent. 14-18 et 40-45 se bousculent, se confondent et parfois se superposent sur la ligne du temps.

3. – *Nil novi sub sole...* Voici quelques semaines, je sers de guide à des adolescents qui visitent le palais de la Nation. Ils y rencontrent des prisonniers politiques qui ont connu l'enfer des prisons puis des camps de concentration. Nuit et brouillard... Un dialogue de sourds s'instaure. Entre autres questions, celles-ci. « Quels étaient les conditions de vie dans les tranchées ? Avez-vous rencontré Gabrielle Petit ou Edith Cavell ? Quel a été le rôle du Roi Chevalier » ?

Non sans peine, j'ai rappelé quelques repères chronologiques dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. J'ai aussi essayé d'expliquer que la « résistance », surtout si elle prenait une allure politique, n'avait que peu de rapports avec les événements militaires qui ont marqué la guerre de 14-18 et le mois de mai 40. Ai-je été compris ?

4. – Et si ces formes de confusionnisme étaient signe d'une profonde intuition ? Le traité de Versailles ne clôt pas la guerre. Il la poursuit. Il sème les germes d'un autre conflit plus dévastateur encore.

Certes, l'après-guerre modifie les règles du jeu politique à l'interne. Il n'est pas besoin de rappeler que le « coup de Loppem » auquel l'un des directeurs de cette *Revue*, le professeur Henri Haag, a consacré une étude pénétrante<sup>1</sup>, provoque l'avènement du suffrage électoral (pour les hommes). Et que les élections qui s'ensuivirent enregistrèrent un morcellement du corps électoral et suscitèrent la composition d'une kyrielle de gouvernements de coalition. Voici deux phénomènes politiques qui ont contribué à façonner le système politique belge, tel qu'il fonctionne encore aujourd'hui.

Par contre, l'après-guerre n'assure pas les conditions d'une coexistence pacifique au cœur du continent européen. Au contraire, même. La guerre continue, comme le montre de manière lumineuse l'historien américain Jay Winter. Sur le terrain – à l'Est, notamment en Russie – et, surtout, dans les esprits – minés par les fléaux du racisme et de l'antisémitisme. Les contributions rassemblées dans ce numéro de *La Revue générale* en fournissent des illustrations saisissantes.

##### 5. – L'entre-deux-guerres dure le temps d'un soupir.

Il est de soulagement, au début. Le répit est toujours bon à prendre. L'espoir peut naître d'une concertation institutionnalisée qui pourrait s'ébaucher entre les Nations. La mémoire des champs ensanglantés peut aider à repousser l'idée même d'un second round, s'il est permis de s'exprimer de la sorte.

Le soupir se muera vite en inquiétude. L'échec de la SdN, le réarmement de l'Allemagne sous le Troisième Reich, la guerre d'Espagne apprendront vite que les traités de paix, surtout s'ils cherchent à redessiner la carte du monde,

---

1 H. Haag, « Le témoignage du Roi Albert sur Loppem (février 1930) », *Bulletin de la Commission royale d'histoire. Académie royale de Belgique*, 1975, t. 141, pp. 313-347.

peuvent vite s'exposer à des critiques et à des réactions violentes auprès des populations concernées. Les germes d'une déflagration mondiale sont semés.

Soupir n'est pas sourire. Sauf peut-être un siècle plus tard. L'enfant de la seconde guerre a un fils et une fille, un petit-fils et trois petites filles. Ceux-ci n'ont connu, pour leur part, que la paix sous le parapluie de l'Europe. Heureux sont-ils de cultiver durablement cette insouciance.

## DOSSIER

### « SORTIR DE LA GUERRE, ENTRER DANS LA PAIX ? »

coordonné par Vincent Genin  
(Post-doctorant à la KU Leuven et Élève à l'EPHE Paris)

Laurence van Ypersele

### **Authenticité et commémorations du Centenaire de la Grande Guerre<sup>1</sup>**

Aujourd'hui, le mot « authenticité » est un mot magique. Abracadabra ! Plus besoin de vérité et encore moins de débats. L'authenticité suffit. Les autorités flamandes ne s'y sont pas trompées. Pour organiser les commémorations de la Grande Guerre, elles ont misé sur l'authenticité des sites de la Grande Guerre afin d'attirer les regards internationaux sur le Westhoek et par là affirmer une identité flamande triomphante. Il est vrai que la Flandre, et en particulier le Westhoek, possède d'innombrables sites authentiques et impressionnants. Mais ces sites ont-ils un sens en eux-mêmes ? Non, bien sûr. Il faut un discours pour leur donner sens. Alors, derrière l'authenticité, il y a bien des intentions politiques, économiques et didactiques que l'on peut interroger.

---

1 Ce texte a fait l'objet d'une conférence au Kaaithheater, le 8 décembre 2018.

### **Que signifie le mot « authenticité » ?**

Pour commencer, l'authenticité est une notion importante pour les historiens, mais cette notion est clairement située et signifie des choses précises. En fait, l'authenticité fait partie de la critique externe. Soit la partie de la critique historique qui se demande : est-ce que le document, le monument, le paysage, la trace du passé, est bien ce qu'il prétend être ou est-ce un faux ? L'authenticité ne porte donc pas sur la critique interne qui, elle, se penche sur la crédibilité et la valeur de l'information contenue dans ce document, dans cette trace. Autrement dit, il y a des documents authentiques qui disent des bêtises ou des choses sans intérêt ! Par exemple, un certain nombre de tweets de Donald Trump parfaitement authentiques disent des bêtises, voire des contre-vérités.

### **Que signifie le mot « commémorer » ?**

Ensuite, il faut définir ce que l'on entend par commémorations. Commémorer, c'est évoquer ensemble des événements ou des personnages du passé en ce qu'ils fondent des identités, un être ensemble et un rapport au monde. On ne commémore pas tout et n'importe quoi. Il y a bel et bien un choix de passé qui implique des politiques de mémoire et des budgets : en se remémorant le passé, on affirme des valeurs collectives pour aujourd'hui. Toute commémoration recèle donc un aspect volontariste. Toutefois, en démocratie, ce choix ne peut être ni tout à fait arbitraire, ni en contradiction avec les connaissances historiques du moment, ni en porte-à-faux par rapport aux façons d'habiter le monde présent (les commémorations doivent faire sens pour aujourd'hui). Toute commémoration implique au moins trois dimensions : économique, cognitive et politique. Ces trois dimensions interagissent de façon variable.

## **Le centenaire de la Grande Guerre nous trois dimensions : économique, cognitive et politique**

Venons-en maintenant aux commémorations du centenaire de la Grande Guerre. Au plan commercial, l'engouement du public a fait de ce centenaire une belle réussite. En août 2014 les hôtels de Liège et de Mons étaient pleins, en octobre 2014 Anvers a même été victime de son succès (des milliers de billets pour passer sur le pont flottant ont dû être remboursés car les gens n'ont pas tous pu passer). De 2015 à 2018, la création collective de l'œuvre de Koen Van Mechelen à Zillebeke dans le Westhoek (600 000 statuettes) a suscité l'engagement de milliers de familles ou d'individus. Etc. Les vœux des autorités flamandes d'attirer des centaines de milliers de touristes ont clairement été rencontrés. Les musées de Ploegsteert en Wallonie ou In Flanders Fields en Flandre font des entrées record, ainsi que les grandes expositions (à Liège et Bruxelles, notamment).

Au plan cognitif, il y a eu de tout : de petites expositions sans prétention, des ouvrages peu novateurs, mais également – et c'est unique dans le paysage international des commémorations 14-18 – de nouveaux projets de recherche fondamentale (notamment des projets soutenus par le pouvoir fédéral comme les deux projet Belspo Great War from Below et MEMEX WWI, etc). De façon générale, les experts ont été énormément sollicités et les politiques n'ont pas pu s'empêcher de décliner les thèmes de la paix et de l'Europe (le sommet étant atteint dans le film qui clôture l'exposition au MRA : 14-18 matrice du sombre XX<sup>e</sup> siècle débouche sur l'Europe et son prix Nobel de la Paix !). Par ailleurs, il faut noter la formidable remontée de documents privés parfois très intéressants (carnets de guerre, poèmes patriotiques, correspondances, photos, etc.). Malheureusement aucune collecte sérieuse et systématique

n'a été organisée : le Musée In Flanders Fields a fait ses propres collectes, la RTBF a fait la sienne, d'autres encore au niveau européen. C'est un peu dommage.

Au plan politique, les intentions étaient différentes selon les gouvernements. En Flandre, la N-Va voulait s'éloigner de la Flandre victimaire pour poser l'État flamand au centre de la carte du monde via un message de paix. Il y a quelques belles réussites à cet égard, comme les « Flanders Fields Garden » (le premier à Londres) ou l'illumination du front depuis Nieuwpoort jusqu'à Ploegsteert en octobre 2014. Il y a aussi eu quelques défaites comme l'échec de la déclaration « In Flanders Fields » et le bras de fer avec le Fédéral qui a fini par l'emporter en organisant le 4 août à Liège et le 28 octobre à Nieuwpoort et Ypres de grandes cérémonies avec la présence de nombreux chefs d'État ou de gouvernement.

En Wallonie et à Bruxelles, les ambitions étaient moindres. Les valeurs promues étaient des valeurs démocratiques très larges. Le fait que le Fédéral soit monté au créneau a été tout bénéfique pour la Wallonie au plan international (par exemple, les cérémonies de Liège et de Mons le 4 août). Mais il est vrai que l'enjeu identitaire de la Première Guerre mondiale n'est pas aussi important en Wallonie qu'en Flandre. C'est bien la Deuxième Guerre mondiale qui recèle cet enjeu pour les Wallons. C'est pour cette raison que les gouvernements wallon et de la Fédération Wallonie-Bruxelles ont mis l'accent sur les connaissances plutôt que sur les émotions, et qu'ils ont donné aux scientifiques une place tout à fait importante et inédite.

Mais si les intentions politiques étaient clairement différentes, voire en tension, les attentes du public – qu'il soit du Nord ou du Sud du pays – l'étaient beaucoup moins. Partout, on assiste au triomphe des attentes locales et familiales dans un cadre international. Ce qui offre un contraste interpellant avec les mises en scène des nations dans nombre de manifestations étatiques, voire d'expositions commandées par les autorités...

## **Les attentes du public : du familial à l'international**

Car, à l'évidence, le Centenaire de la Première Guerre mondiale a suscité, en Belgique comme ailleurs, un retour de mémoire sans précédent. Ce retour de mémoire n'a pas seulement été orchestré par un battage médiatique extraordinaire, il a correspondu aussi et surtout à une demande sociétale profonde. En 2014, les dossiers spéciaux de la presse ont été achetés, les documentaires télévisuels ont été regardés, les grandes expositions ont été visitées, des musées ont été créés ou rénovés, etc. Ce retour peut paraître inattendu dans la mesure où la mémoire de la Seconde Guerre mondiale, de la résistance et de la Shoah avait largement occulté celle de la Première. Il peut également paraître inattendu dans la mesure où, pour la première fois, il n'y a plus de témoin de cette immense catastrophe. Mais, précisément, c'est sans doute là que se dénoue le paradoxe. En effet, la plupart des adultes d'aujourd'hui ont côtoyé, connu, aimé des personnes qui ont vécu ces sombres événements. La plupart de ces adultes auront eux-mêmes disparu dans cinquante ans. C'est dire que les commémorations du centenaire sont les dernières où les liens affectifs directs sont encore présents.

Or, l'engouement du public s'enracine pour une large part, mais pas seulement, dans ces mémoires familiales et locales. Soudain, on retrouve au fond d'un grenier ou d'une cave une correspondance de guerre, un carnet, des photos, un casque, toutes sortes de documents que l'on avait oubliés, mais qui disent les liens concrets et personnels avec ce passé douloureux. Un passé de plus en plus lointain sans doute, mais aussi un passé qui continue d'émouvoir et d'interpeller. Car il interroge les fondements de notre monde actuel, rappelle la fragilité de la paix, de la prospérité et des droits humains, mais aussi la capacité des hommes à résister à l'oppression et à rester solidaires face à la pénurie et à la mort.

## **Ce que fut la Grande Guerre : une catastrophe mondiale, un deuil de masse**

La Grande Guerre fut une catastrophe mondiale. Au nom de la patrie, des millions d'hommes se sont jetés les uns contre les autres, se sont haïs, se sont entretués pendant quatre ans.

Au sortir de la guerre, à l'heure où les nations sont en deuil, on a réorganisé les cimetières créés à la hâte dans le feu de l'action tout en veillant à maintenir le sens de cette guerre. C'est le cas très clairement de l'empire britannique, le seul à ne pas rapatrier les corps. On trouve des centaines de cimetières britanniques, souvent de petite taille, dans le Westhoek et aussi le plus grand cimetière du Commonwealth, Tyne Cot (12 000 corps y sont enterrés). Les tombes individuelles sont uniformisées pour marquer l'égalité devant la mort, toutes les nationalités ou ethnies qui composent l'empire sont mélangées pour dire l'unité de l'empire britannique. On y a ajouté The Cross of Sacrifice de Bloomfield et The Stone of Remembrance de Lutyens pour symboliser la cause pour laquelle ces soldats sont morts, c'est-à-dire la gloire de l'empire. Rappelons que l'armée britannique, jusqu'en 1916, n'est composée que de volontaires. Si les corps sont absents, on retrouve leurs noms sur les Memorials to the Missings (la Menenpoort d'Ypres, le monument de Thiepval dans La Somme et celui de Ploegsteert à Comine-Warneton). Personne n'est oublié et le sens de la guerre est réaffirmé.

Par contre, lorsque l'on visite les cimetières allemands, beaucoup moins nombreux, le sens de la guerre échappe. À Vladslo, près de Dixmude, le cimetière abrite 25 000 corps sur un territoire deux fois plus petit que Tyne Cote. Impossible de donner à chaque soldat une tombe. Ils sont rassemblés par 8 voire par 20 sous une petite dalle sombre.

De grands arbres (des chênes et des ormes) donnent un caractère ombragé et mélancolique à ce lieu de sépultures. La nature est ainsi convoquée pour apaiser la douleur du deuil. Une douleur exprimée de façon extraordinaire par la sculpteur Käthe Kollwitz, mère d'un soldat allemand, Peter, volontaire de guerre, mort en octobre 1914 lors de la première bataille d'Ypres : un père et une mère à genoux, mais dignes, enfermés chacun dans leur douleur personnelle sont brisés à jamais. Lorsqu'il pleut, les parents pleurent.

Ces deux types de cimetières disent deux aspects de la guerre partagés par l'ensemble des belligérants. D'un côté, le sens que les gens de l'époque voulaient donner à la guerre (le sacrifice pour la patrie) et de l'autre côté la réalité de cette guerre (la douleur du deuil et l'infinie tristesse de la guerre).

### **À l'heure du centenaire, de nouveaux monuments**

Aujourd'hui, à l'heure du « grand centenaire », on a inauguré sur ces champs de bataille, sur ces lieux de terreur et de mort, de nouveaux monuments. Ces monuments tirent leur légitimité de l'authenticité des lieux. Mais que disent-ils ? Sont-ils fidèles à ce que l'on sait de cette guerre des nations désastreuse ? Quel futur promeuvent-ils ? En fait, il y a deux catégories de monuments.

La première catégorie prend acte du désastre et de ses causes profondes : le nationalisme exacerbé. C'est le cas par exemple de « l'Anneau de la Mémoire » inauguré à Notre-Dame de Lorette, en France, en 2015. Il s'agit d'un gigantesque cercle constitué de 500.000 noms de soldats tombés dans la région toutes nationalités confondues, par ordre alphabétique. Ce monument promet non seulement l'égalité devant la mort, comme c'était déjà le cas pendant la guerre, mais également la souffrance commune à tous les belligérants, celle du deuil et de la mort. De cette façon, il

appelle à une identité inclusive, la seule à pouvoir garantir la paix que nous souhaitons conserver pour longtemps encore. C'est dans la même optique, mais nettement moins réussi et même un peu minable, que l'Union européenne a inauguré en 2014 un petit monument circulaire – à nouveau – à Ypres sur les remparts à quelques mètres de la Menenpoort où l'on peut lire le mot « Paix » écrit dans toutes les langues reconnues par l'Union européenne.

Toute autre est la deuxième catégorie de monuments. Ce sont des monuments qui instrumentalisent la mémoire de la Grande Guerre pour exalter des identités exclusives et étriquées. Comme si certaines sous-nationalités avaient été oubliées ou particulièrement maltraitées, non par la guerre, mais par son propre camp. Cela existe évidemment. Mais surtout à l'Est, au sein de l'empire austro-hongrois, de l'empire russe ou pire de l'empire ottoman ; ainsi que les troupes coloniales utilisées par plusieurs pays occidentaux. Mais les monuments dont je parle ici n'ont rien à voir avec ces drames que furent les violences commises à l'encontre des Tchétchènes en Russie, à l'encontre des Tchèques, des Italiens et des Polonais en Autriche-Hongrie, du génocide Arménien par les Jeunes Turcs ou du sort particulièrement pénible des porteurs en Afrique. Non, les monuments dont je veux parler sont d'une nature très différente. Ce sont, par exemple, le Scottish Memorial à Frezenberg (à Zonnebeek) ou le Welsh Memorial à Pilkem Ridge (sur le territoire de la commune de Langemark-Poelkapelle), inaugurés respectivement en 2007 et 2014. Deux monuments qui exaltent l'identité écossaise à travers la Croix celtique ou l'identité galloise à travers le griffon rouge, comme si le sacrifice des Écossais ou des Gallois n'avait pas été assez reconnu par l'empire britannique, comme si ces sous-nationalités avaient été sacrifiées en vain. Mais c'est

faux, complètement faux. Ils ont participé à cette guerre en y croyant comme les autres, ils ont été enterrés aux côtés des Anglais, des Canadiens, des Australiens, etc. Que signifie ce besoin d'affirmer ces identités étriquées en les enracinant de manière fallacieuse dans le drame inouï que fut la Première Guerre mondiale ? Faut-il promouvoir cette instrumentalisation de la mémoire de 14-18 au profit d'affirmation identitaires douteuses ?

Car, on peut se demander en quoi ces monuments apportent un plus mémoriel et à qui. Le 16 août 2014, à Langemark, le premier monument aux victimes galloises de la Grande guerre a été inauguré en Europe continentale. Plus de 500 Gallois, dont le Premier ministre Carwyn Jones, ont fait le voyage jusqu'à Langemark pour assister à l'inauguration. Au total, quelque 1.500 personnes étaient présentes. Carwyn Jones a dit combien la vivacité de la mémoire dans cette région l'impressionnait et ne put s'empêcher d'ajouter que les Gallois étaient, par rapport à leur population, les plus nombreux dans l'armée britannique. Le Ministre-Président Geert Bourgeois répondit que ce monument est un bel exemple de la façon dont les individus continuent de se souvenir de cette guerre : « Il est important que nous continuions à nous souvenir de la guerre. Et je veux aussi remercier la commune de Langemark-Poelkapelle d'avoir offert ce terrain ». Encore aurait fallu que le Ministre-Président de la Flandre explique en quoi ce nouveau monument témoigne de l'importance de la mémoire de guerre. Dans ce cas-ci, ce n'est pas du tout clair.

En effet, durant le Grand Centenaire de 14-18, on a vu la remontée des histoires familiales qui cherchaient à comprendre le contexte global de cette tragédie. Pour tous ces gens, il s'agissait de rendre hommage à la mémoire de tel grand-père, de tel grand-oncle que l'on avait aimé et auquel on n'avait pas pensé poser les questions que tout

à coup on aurait aimé avoir posées. Mais, pour ces gestes humains, simplement beaux, profondément aimants, il y a tout ce qu'il faut depuis bien longtemps dans les sites les plus authentiques : les cimetières du Commonwealth, les Memorials to the Missings, les monuments aux morts locaux. Nul besoin d'un griffon rouge et agressif pour se recueillir et réfléchir à ce passé. Ceux qui viendront se réunir devant ces nouveaux mémoriaux identitaires seront uniquement des nationalistes porteurs de revendications pour aujourd'hui et qui espèrent rendre leurs revendications plus légitimes parce qu'elles se drapent dans les plis d'un drapeau pour lequel les combattants de 14-18 ne se sont pas battus. Quelle tristesse ! Quel mélange douteux ! Notez que ces mémoriaux sont tous érigés sur le territoire de communes proches d'Ypres (Diksmuide, Langemark-Poelkapelle), mais pas sur la commune d'Ypres. En effet, Ypres est une véritable « vrede stad » qui n'est pas dupe de ce type d'instrumentalisation. Jusqu'ici, la ville d'Ypres a toujours refusé de se faire complice d'initiatives qui, sous le couvert de la mémoire de guerre, promeuvent des identités potentiellement meurtrières. Bravo Ypres !

Oui, bravo Ypres, parce cette tendance identitaire est une tendance de plus en plus présente, notamment chez les Australiens (à Gallipoli depuis toujours ou à Villers-Bretonneux où l'on vient d'inaugurer un Centre John Monach) ou dans une moindre mesure chez les Canadiens (à Vimy), et maintenant chez les Écossais et les Gallois. Jusqu'où iront nous dans l'exaltation des nationalismes et des sous-nationalismes qui divisent l'Europe d'aujourd'hui et le monde plus largement ?

À mes yeux, cette récupération de la mémoire de la Grande Guerre est une honte qui ne rend nullement compte de ce qu'ont enduré les soldats de l'époque. À mes yeux, c'est un scandale qui doit nous appeler à la plus grande vigilance. La

mémoire de la Grande Guerre devrait plutôt nous rappeler que la paix démocratique dont nous bénéficions depuis plus d'un demi-siècle est fragile, que les identités exclusives sont potentiellement meurtrières et que seules les mains tendues par-dessus les tombes peuvent entretenir une commune humanité capable de construire jour après jour des identités inclusives et véritablement pacifiques.